LE NUMERO 5 CENTIMES

L'Egalité

LE NUMERO 5 CENTIMES

ONZIÈME ANNÉE — N° 3

DE ROUBAIX TOURCOING

MARDI 3 JANVIER 1905

ABONNEMENTS
Nord et Départements limitrophes . . . Trois mois : 4 fr. 50 Six mois : 9 fr. Un an : 18 fr.
Autres Départements. . . . . » 5 fr. 50 » 11 fr. » 22 fr.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 146, Rue Saint-Jean, 146, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au Bureau du Journal et dans toutes les Agences de Publicité

CAPITULATION DE PORT-ARTHUR

AVIS

A partir d'aujourd'hui, notre journal ne sera plus « antidaté. »

Il portera la date correspondant à celle de sa publication.

La Journée d'Hier

Le général Stoessel, comprenant enfin que la meurtrière résistance de la place était inutile, a offert au général japonais Nogi la capitulation de Port-Arthur. — On annonce que la ville est complètement détruite. — L'empereur du Japon a demandé au général Nogi d'accorder les honneurs militaires à la garnison russe. — L'acte officiel de capitulation a été signé dans l'après-midi. — Les Russes ont accepté toutes les conditions imposées par les Japonais.

—o—

A l'occasion du Nouvel An, le Président de la République a signé la grâce d'Henri Crettiez, l'un des patrons fusilleurs de Cluses.

—o—

Le cardinal Langénieux est mort à Reims.

—o—

L'auteur du crime de la rue de Wazemmes, à Lille, a été arrêté à Ypres.

UN PARTI

Si un républicain fût tombé dans un drame mystérieux et tragique, immédiatement sur son cadavre toute la boue nationaliste eût été jetée. Et sans enquête, sans contrôle, les polémistes de haine et de sang qui ont la prétention de représenter la « douce » France eussent déshonoré sa mémoire. Que peut importer, en effet, la mort, à des hommes qui ne respectent ni la vie, ni le sexe, ni la douleur, ni les services rendus, ni l'âge, et par qui l'humanité serait chaque jour dégradée, si d'autres hommes n'avaient d'elle une plus noble conception ? En vain nous aurions cherché la lumière et la vérité, en vertu des méthodes par où la vérité fut toujours découverte. La boue, la fange, la fange, la boue, en un mot, toute la rhétorique nationaliste et catholique nous eût répondu.

M. Syveton est mort. Autour de cette mort tragique, dès la première heure le silence fut fait par nous. Nous n'avons jamais voulu rivaliser avec les cannibales ou les vampires. Et que l'homme, d'ailleurs médiocre, qui avait combattu la République, fût tombé en pleine jeunesse, c'était un sujet de pitié pour la naïveté irrémédiable de nos âmes. Mais les amis du mort ont parlé d'assassinat en désignant clairement les assassins, lesquels, bien entendu, étaient vous et moi. Il a fallu répondre, laver la République de la souillure, et j'atteste ici que, sans cette nécessité primordiale, nous aurions laissé le mort dormir dans l'apaisement éternel de la terre.

Depuis, voici que les choses se modifient. Deux versions sont en présence : celle du suicide, celle de l'assassinat. A la distance où je suis, je ne puis me prononcer sur des éléments un peu partiels, un peu anciens. Il apparaît bien que s'il y a eu suicide — et jusqu'ici cette hypothèse demeure accréditée — il n'y a pas eu suicide spontané. Ce fut un suicide de famille. Les nationalistes savent en quoi il consiste, eux, qui par l'intermédiaire de M. Cavaignac, ont fourni un rasoir au colonel Henry. Il faut remonter jusque-là pour retrouver pareille situation, quoique les mobiles qui ont guidé la main de ces deux hommes fussent profondément dissemblables. Il apparaît bien que traqué dans sa chambre comme l'autre le fut dans sa cellule, enveloppé de haines privées qui menaçaient d'avoir recours à des haines publiques, accablé sous le poids de responsabilités énormes et dont il sentait le fardeau trop lourd à sa conscience, l'homme a défailli devant la vie et cherché la mort dont la rude caresse amène le repos...

Quelles sont ces responsabilités ? Je l'ignore. Je ne saurais, sans plus sérieux examen, fonder sur le double témoignage de deux femmes, un jugement. Sont-elles moindres, sont-elles plus graves ? On ne sait. L'événement certain c'est qu'elles existent et qu'elles ont apparu peut-être à un esprit surchauffé et à une âme exaltée, trop lourdes pour la durée de la vie.

Cet homme est donc mort traqué par sa propre famille qui n'eut pas l'inspiration salutaire de pardonner à temps en exigeant des garanties. Le rôle de la famille est trop obscur pour que j'y insiste, attendons. Il ne faut jamais commettre d'injustice, ni contre les vivants, ni contre les morts.

Mais ce qui reste acquis, c'est que M. Syveton a été chassé, comme un fauve, acculé à un suicide, écrasé sous la vie. Or, voici ce qui est extraordinaire. Cet homme avait autour de lui une famille politique. Ses amis, depuis sa mort, luttent pour sa mémoire et ce n'est pas nous qui le leur reprocherions s'ils n'avaient voulu, par une détestable habitude, faire porter à la République innocente d'un meurtre stupide, le poids des responsabilités. Or, pourquoi M. Syveton n'est-il pas allé chez un ami chercher la consolation et le réconfort ? Il est allé chez Me Henri Robert, ses lèvres se sont ouvertes sans doute pour la confidence et il est reparti. Pourquoi ne s'est-il pas confié à M. Lemaître, à M. Coppée ? C'est que ce parti n'est pas un parti, c'est une foule perdue dans une aventure violente. La noble affection qui rassemble les membres d'un parti, ou dans ce parti quelques hommes ; la communauté des espérances et des combats, voilà ce qui constitue la substance morale d'un parti digne de ce nom. M. Syveton meurt peut-être d'avoir figuré dans une meute où les haines seules sont solidaires, mais où l'homme ignore l'homme.

René VIVIANI.

Choses du Jour

LEUR COLERE

M. Drumont est en rage !

Et lorsque M. Drumont n'est pas content, il ne l'envoie pas dire, — il le dit brutalement, sèchement, dans le style qui convient à l'expression du sentiment sincère et franc.

Ainsi, à propos de l'année 1904, que nous venons d'enterrer, M. Drumont prononce une oraison funèbre de palen :

— « Qu'elle aille au diable, s'écrie-t-il, cette année maudite, ou plutôt qu'elle y retourne ».

Mais si M. Drumont est si fort en colère contre la pauvre morte, c'est donc qu'elle n'a pas répondu à ses espérances et à ses vœux !

Or, avons-nous besoin de le rappeler, les espérances et les vœux de M. Drumont sont tout l'opposé des nôtres...

Il est nationaliste et clérical ;

Nous sommes républicain-socialiste et libre-penseur...

Sa colère nous induit donc à penser que nos idées, au cours de l'an passé, ont eu le dessus sur les siennes.

D'ailleurs, M. Drumont précise :

— « C'est en vain, dit-il, que l'on chercherait dans la longue série des jours écoulés depuis le 1er janvier 1904, une belle action, un mouvement de justice, un geste d'honneur et de fierté ».

La condamnation est absolue, n'est-ce pas ?

Mais alors, et le geste de Syveton atteignant le ministre de la guerre, et celui du capitaine Avon contre le docteur Debierre, son protecteur ? Tout cela ne compte plus, tout cela doit être biffé du livre d'or du nationalisme ?

Si les ombres pouvaient gémir, celle de Syveton pleurerait certainement au spectacle de tant d'ingratitude : quant au capitaine Avon, il pensera, en venant s'asseoir sur le banc de la correctionnelle, qu'il n'est pas le seul à manquer au devoir de la reconnaissance.

Il est encore un autre personnage qui doit trouver détestables les jérémiades de M. Drumont : c'est M. Guyot de Bidegain-Villeneuve.

Quoi ! ça ne compte plus, l'acht onéreux qu'il a fait à un Judas de petits papiers confidentiels ? C'est déjà oublié, répudié ou vomi, comme une chose insignifiante, banale, quelconque ?

Vous êtes cruel pour vos amis, pour vos coreligionnaires, M. Drumont !

Et nous qui croyions que l'an 1904 marquerait dans ses éphémérides, en grosses majuscules, les noms des trois « héros » que nous venons de citer... Quelle erreur était la nôtre !

Non, il n'y aura rien de beau, de grand, de généreux en France, tant que M. Drumont n'aura pas troqué contre un sceptre la plume qu'il tient avec tant d'autorité pour la confusion de ses amis et l'esbaudissement de ses adversaires.

Mais nous doutons fort que 1905 lui donne la satisfaction que 1904 lui a refusée.

Le nationalisme est mort. M. Jules Lemaître l'a conduit à sa dernière demeure dans la personne de Syveton, et, pour parler le langage de M. Drumont lui-même, il ne laisse derrière lui qu'« une odeur de prostitution mêlée à une odeur de pourriture ».

G. SIAUVE-EVAUSY.

Une Grève de Magistrats

Il vient de se produire au tribunal de Joigny, un incident qu'il est difficile de ne pas considérer comme extraordinaire.

L'autre jour, les membres du tribunal, au complet, bientôt suivis par les avoués, le greffier, l'huissier et les avocats, ont abandonné la salle d'audience et se sont mis en grève comme un seul homme.

Après trois minutes d'audience, toutes les affaires ont été renvoyées en bloc après le 1er janvier.

Nous n'irons pas jusqu'à dire que les troupes aient été consignées à l'occasion de cette grève ; mais l'émotion a été des plus vives dans toute la ville.

Pourquoi les magistrats en question avaient-ils cessé ainsi brusquement le travail ?

Tout simplement, parce qu'il n'y avait plus de charbon au palais de justice de Joigny.

La salle d'audience était devenue une glacière et les magistrats y grelottaient littéralement.

Il paraît que le calorifère ne pourra être rallumé qu'au mois de janvier, les crédits étant épuisés.

Si bien que désormais nous avons non seulement la magistrature debout et la magistrature assise, mais encore la magistrature gelée.

Les justiciables ne se plaindront pas.

CHRONIQUE

DORÉ SUR TRANCHES

La chambre où venait de pénétrer Jean Lormel était si étroite qu'il dut se glisser de côté, entre la muraille et le lit, pour arriver jusqu'au chevet de la malade.

— Mère, comment as-tu passé la nuit ? demanda-t-il d'une voix grave, triste et presque protectrice.

— Mieux, mon enfant. Tu ne m'as pas entendue ? Je n'ai pas toussé.

La malade enveloppa son fils d'un long regard d'amour.

— Je constate, dit-il, que tu n'as pas de fièvre ; je vais t'apporter ton déjeuner, et j'irai ensuite au cours.

— Prends le bateau, mon enfant ; tu te fatigues à répéter ces longues courses à pied.

— Sois sans inquiétude, mère.

Il la borda comme il eut fait pour un enfant, redressa l'oreiller, lui prépara son café au lait et sortit.

Et, dehors, ses yeux s'emplirent de larmes.

Est-ce qu'il allait la perdre ? Etait-ce de l'anémie ? Ah ! pauvre mère, usée de travaux et de veilles pour lui, pour qu'il payât ses inscriptions à l'Ecole de médecine, pour qu'il devint un homme et pût reconquérir le bien-être qui jadis, du temps de son père, ensoleillait la maison !

Non la maison de pauvre apparence qu'ils habitaient maintenant, rue de l'Assomption, à Passy, grande caserne à locataires, mais un petit pavillon charmant, entre cour et jardin, à Asnières. Même à cette époque, — le jeune homme s'en souvenait, — le père se plaignait souvent de la difficulté toujours croissante qu'on rencontrait dans la littérature et dans les arts pour « joindre les deux bouts ». Mais comme il travaillait sans cesse, ce pauvre père, l'équilibre se maintenait. Tout à coup, après le deuil, la solitude autour d'eux s'était faite. On les devinait dans la gêne. Les amis redoutaient un appel à leur bourse.

Et, peu à peu, la mère de Jean Lormel était tombée dans une inquiétude de corps et d'âme dont les caresses de l'enfant ne réussissaient pas à la distraire.

Elle ne voulait pas encore de lui pour confident, le jugeant trop jeune sans doute pour lui faire partager le poids des soucis.

Puis, un jour, un homme sans pitié était venu, et, malgré les supplications de la veuve, il avait dit ces mots d'une voix dure :

— Je ne puis plus attendre ; payez ou partez !

On était parti sans les meubles, gage du propriétaire.

Sa mère et lui s'étaient réfugiés dans un appartement d'ouvrier qu'ils occupaient encore.

Jean avait déjà douze ans. Son intelligence, éveillée par l'éducation maternelle était surtout sensible au côté sentimental de la vie. Il vibrait comme une femme. Un culte brûlait au fond de cette petite âme, le culte que lui avait enseigné sa mère : l'amour, le respect du mort et surtout l'admiration pour le talent d'écrivain de celui qui n'était plus.

Et Jean Lormel voyait encore sa mère, lisant, relisant, comme un bréviaire, un livre à lignes inégales doré sur tranches en tête duquel, à la main, étaient écrites quelques lignes affectueuses du poète disparu. Ce livre-là n'était plus dans la maison. Oui ce trésor avait été vendu aussi !

Dans l'affolement de la détresse, sa mère avait oublié de le retirer du coin secret de la bibliothèque où elle le serrait chaque fois, après avoir parcouru avec passion.

II

Elle avait souvent parlé à Jean de ce livre perdu : il comprenait que la plus grande joie qu'il pourrait lui procurer serait de le retrouver, de le rapporter.

Et, dès qu'il eût l'instinct des démarches à faire, des moyens à prendre pour arriver à son but, Jean Lormel ne se lassa pas. Il apprit, hélas ! que la bibliothèque de son père avait été adjugée à un bouquiniste. Ce fut un crève-cœur. Ah ! si elle était tombée entre les mains d'un amateur, à force d'économiser les sous que sa mère lui donnait le dimanche, il aurait réuni la petite somme pour laquelle le nouveau propriétaire attendri lui aurait certainement cédé le livre.

Il ne passait jamais devant un libraire « d'occasions » sans inspecter scrupuleusement tout l'inventaire, et dès qu'il distinguait une reliure à dos rouge, il tressaillait... et il s'en allait une seconde après, la tête pensive, une fois de plus déçu dans sa touchante espérance.

Or, un soir, Jean eut un éblouissement. Entre dix autres reliures que le marchand posait devant lui dans une boîte à deux francs il reconnut celle qu'il cherchait depuis cinq ans ! Mais il n'avait pas les deux francs.

Jean Lormel pâlit.

Si quelqu'un enlevait le livre pendant qu'il irait chercher l'argent ! Que faire ? Il s'approcha du marchand, le pria d'accepter sa montre en gage et lui demanda la livraison immédiate du bouquin. Il tremblait, craignant un refus.

— Vous passez ici tous les jours, lui répondit l'homme ; vous me paierez demain.

Jean Lormel saisit le livre, et se mit à courir dans la direction de Passy.

En route, il ne put se retenir d'ouvrir, de feuilleter les pages ; la dédicace l'émut à lui tirer les larmes :

« A toi, la seule aimée, à toi, la mère de mon fils, je dédie ces vers, qui chantent ton dévouement, ta pudeur et ta beauté. »

Que sa mère allait être heureuse !

Il l'avait quittée bien souffrante le matin même. Quelle émotion il ressentait d'avance à lui offrir cette surprise !

Dans l'escalier, il rencontra le médecin qui descendait.

— Eh bien ? interrogeat-il anxieux.

Le médecin fit un geste de découragement.

— Elle est perdue ?

— Mon enfant, je n'ose... me prononcer.

— Ah ! je la guérirai, moi ! s'écria Jean.

Et il entra dans la chambre de sa mère.

La malade, assoupie, ne souleva pas les paupières ; alors Jean s'assit près d'elle et attendit.

Et dès qu'il comprit que sa mère était près d'ouvrir les yeux, il murmura d'une voix grave et douce la dédicace amoureuse :

« A toi, la seule aimée, à toi la mère de mon fils... »

Mme Lormel se redressa :

— Qui t'a appris ces paroles, Jean ? où les as-tu entendues ?

— Je les ai lues, ma mère.

— Quand ?... Autrefois ?

— Non, aujourd'hui.

— Aujourd'hui !... Aujourd'hui ?... Où donc, mon fils ?

Il répondit doucement :

— Là.

Mme Lormel s'empara du livre, le regarda fixement, baisa les pages avec emportement, puis, attirant sur son sein la tête de son grand fils, elle sanglota.

— Merci, mon petit, oh ! merci !

Le lendemain, le médecin, en voyant la malade, les yeux vifs et lisant un livre doré sur tranches, qu'elle cacha sous son oreiller en l'apercevant, crut assister à une résurrection.

Les jours suivants, la convalescence s'accentua. Pendant les absences quotidiennes de son fils, la malade avait une compagne douce et tendre : l'âme du mort qu'elle retrouvait vibrante et aimante en tournant chaque page du petit livre. C'était, avec le souvenir, une jeunesse nouvelle qui la pénétrait.

Et le jeune homme, la voyant sauvée, prenait plus de goût au travail, apportait à l'étude un entrain de bon augure pour les succès futurs.

Ces succès furent prompts ; reçu au concours pour l'internat des hôpitaux, il se fit remarquer par un de ses maîtres déjà vieux qui lui constitua rapidement une clientèle choisie.

Aujourd'hui, le Dr Lormel, en possession d'une notoriété qui confine à la gloire, soigne tout le monde avec passion, en se souvenant de ce principe que le corps n'est jamais bien portant si l'âme est triste.

Et il lui arrive souvent de trouver à ses malades le « livre doré sur tranches » qu'il leur fallait : aux riches une douce parole, une promesse de longue vie ; aux pauvres un espoir, quelquefois une aumône et souvent un discret secours.

Fernand LAFARGUE.

LA NOTE GAIE

JANVIER

Avec de très chauds vêtements,
Vous pourrez vivre très longtemps !
Du vin, de bonne nourriture,
Aident puissamment la nature.

FEVRIER

Avec un régime très sain,
On éloigne le médecin
Que la prudence t'avertisse
De prendre un facile exercice.

MARS

Ce mois et de pluie et de vent
Pour le corps n'est pas rassurant ;
Pour prévenir la maladie,
Ne fais pas, crois-moi de folie.

AVRIL

Si de ton sang l'effervescence
Menace un peu ton existence ;
De la lancette le secours
Peut alors protéger tes jours.

MAI

Mai, ce brillant mois des amours,
Des plaisirs ramène le cours.
Prends garde que dans ton ménage
Il ne porte un peu de ravage.

JUIN

Sur la fin du jour prends un bain ;
Pour la santé rien de plus sain ;
Sois gai, mange peu, bois de même,
Voilà le remède suprême.

JUILLET

Pour t'abriter de la chaleur,
Choisis un lieu plein de fraîcheur ;
Ne fais pas un grand exercice
Tu dormiras avec délice.

AOUT

Mange du fruit avec mesure ;
C'est la recette la plus sûre,
Pour éviter, avec raison,
Les dangers de cette saison.

SEPTEMBRE

En tout temps la sobriété
Fut la mère de la santé ;
L'excès devient toujours nuisible
Modérez-vous s'il est possible.

OCTOBRE

Se purger dans cette saison
Est très salubre et même bon.
Du bon vin avec tempérance,
De la santé affermit l'espérance,

NOVEMBRE

Mépargne ni peines ni soins
Pour satisfaire à tes besoins ;
Préfère dans ton domicile
Aux agréments toujours l'utile.

DECEMBRE

Bonne table, bon lit, bon feu,
Nous en devons faire l'aveu,
Contre la saison rigoureuse
Sont la ressource avantageuse.

ÉCHOS ET NOUVELLES

LA PROPRIETE

Deux acteurs font annoncer — pour prendre date — qu'ils viennent d'achever un drame dont le titre importe peu.

Ce que les acteurs tiennent à faire savoir, afin qu'on ne leur chipe pas leur idée, c'est que, dans un acte de leur pièce, ils montrent la catastrophe du Métropolitain.

Cette catastrophe est à nous ; défense aux autres de s'en servir !

—o—

PHILOSOPHIE

L'opinion de M. Maurice Barrès sur la mort de M. Syveton :

« S'il n'avait pas giflé le général André, a-t-il dit à un de nos confrères, il serait, à cette heure, comme vous et moi, de la philosophie. »

C'est fort possible. Mais si les détournements de M. Syveton sont prouvés, sa philosophie ressemblerait peut-être un peu trop à celle de Mme Humbert.

—o—

GAVROCHE AU THEATRE

Le comédien Talbot, qui vient de mourir, jouait, un soir, une pièce de Dennery. Il venait de prononcer cette phrase :

— Ce n'est pas en plein jour et à la face de Dieu qu'on vient proposer à un père de vendre sa femme et ses enfants.

— Où que c'est, alors ? lui cria un gavroche des galeries.

Ce bon comédien Talbot fut navré. « Le respect s'en va », murmura-t-il.

NOS DÉPÊCHES

par Services Télégraphiques et Téléphoniques spéciaux

LA GUERRE

Russo-Japonaise

CAPITULATION de Port-Arthur

La légation du Japon à Paris, communique la dépêche suivante, datée de Tokio, 2 janvier, 9 h. 55 matin :

L'armée de Port-Arthur annonce qu'une lettre du général Stœssel demandant la capitulation a été reçue à 9 heures du soir.

Dans sa lettre au général Nogi, le général Stœssel déclare que toute résistance est maintenant inutile.

Le mikado a télégraphié au général Nogi en faisant l'éloge du général Stœssel et en le priant de rendre les honneurs militaires au général Stœssel, à ses chefs d'état-major et à ses hommes.

Le général Ijichi représente le général Nogi auprès des Russes avec pleins pouvoirs.

On croit savoir que les hostilités sont suspendues à Port-Arthur. Les officiers de l'état-major russe et japonais se rencontrent aujourd'hui à midi pour discuter les conditions de la reddition.

La joie à Tokio

Tokio, 2 janvier. — La dépêche envoyée par le général Nogi pour annoncer que le général Stœssel était disposé à discuter les conditions de la reddition de Port-Arthur est arrivée à Tokio dans les premières heures du jour. Elle a été publiée à dix heures et a été accueillie avec une satisfaction très vive par la population.

On ne sait absolument rien des conditions mises à la capitulation de la forteresse.

Avant la Capitulation

LES DERNIERS COMBATS

Voici, dans l'ordre où elles sont parvenues, les dépêches relatives à Port-Arthur.

Tokio, le 1er janvier, 9 h. 50 du matin. — L'armée assiégeant Port-Arthur rapporte que, conformément à leur plan, les Japonais ont fait sauter le parapet du fort de Shu-ong-Chan, samedi, à dix heures du matin.

Une fois l'explosion produite, ils ont fait l'assaut du fort qu'ils ont entièrement occupé à onze heures.

Une partie de l'ennemi s'est enfui vers une hauteur située au sud du fort ; l'autre partie a été ensevelie sous la terre soulevée par l'explosion.

Tokio, 1er janvier, 1 h. 15 soir. — L'armée assiégeant Port-Arthur rapporte, au sujet de l'explosion du parapet du fort de Shu-ong-Chan, que l'amas de terre sous lequel avait été ensevelie une partie de l'ennemi a été déplacé ; deux officiers et plus de 100 soldats russes ont été ainsi retrouvés et faits prisonniers. **Ils déclarent qu'il y a environ 150 Russes ensevelis par suite de l'explosion.**

On n'a pas encore fini d'examiner le butin, qui consiste en canons de campagne, canons-revolver, etc.

Dans la soirée de samedi, notre détachement faisant face au front est du fort de Palouug-Chan, a fait sauter une partie de la vieille enceinte.

La légation du Japon à Paris a reçu hier également le télégramme suivant :

Le corps japonais du centre repoussant l'ennemi occupa le fort H, à sept heures du matin, le 1er janvier, et captura alors le nouveau fort de Paloung-Chan. Ensuite toute la zone de Pa'oung-Chan et le fort H furent effectivement occupés.

L'aile droite japonaise commença le bombardement à huit heures du matin et procéda à l'occupation effective des hauteurs au sud du village de Toun-Sang-Tchan, en dépit de la résistance obstinée de l'ennemi.

A la fin de la journée d'hier, on télégraphiait que le bombardement avait provoqué plusieurs incendies dans la ville neuve de Port-Arthur.

Ce matin, 2 janvier, la dépêche suivante a été reçue :

Les Japonais ont enlevé d'assaut, le 1er janvier, le fort Van-Taï, situé au nord-est de la ville.

Le général Nogi, annonçant le 1er janvier la capture du fort de Van-Taï, dit :

Les colonnes du centre et de gauche ont commencé, aujourd'hui, à 9 heures du matin, l'attaque de Vantaï. Nos troupes ont donné l'assaut du fort et l'ont occupé complètement à 3 h. 35 de l'après-midi.

Nous avons capturé trois canons dans le fort H et quatre à Vantaï.

Nos trophées à Song-Sou-Chan se composent de trois canons de 37 millimètres, deux de 57 millimètres et de deux mitrailleuses.

D'autres dépêches, de sources diverses, disaient :

— Presque tous les formidables ouvrages qui forment les défenses de la « crête des monts du Dragon », au nord-est de la place, sont tombés au pouvoir des Japonais.

Il est évident que c'est la prise du fort d'Erloung-Chan qui a déterminé la chute des trois autres. Il faut s'attendre à voir succomber également tous les forts du groupe Kikouan.

La situation de la place devient donc de plus en plus critique.

En même temps, l'aile droite de l'armée de siège continuant ses opérations et son avance méthodique du côté de la baie du Pigeon a enlevé la position de San-Yang-Tevir, qu'elle avait commencé d'attaquer, il y a une dizaine de jours.

Le cercle d'investissement se rétrécit autour de l'héroïque forteresse.

La raison pour laquelle les Russes ont fait sauter deux de leurs forts, est qu'ils manquent d'hommes pour les occuper.

Les numéros du « Novi Kraï » des 24 et 25 décembre arrivés ici hier, font allusion à la détresse qui règne dans la ville assiégée.

Pour la première fois, depuis le commencement du siège, le journal, dont le seul rôle jusqu'ici était, semble-t-il, de relever le courage de la garnison, reconnaît que la situation est sans issue.

Le général Stœssel qui, depuis le malheureux combat naval du 10 août, avait gardé le silence le plus absolu sur la marine, a lancé un ordre du jour dans lequel il fait l'éloge du capitaine Essen, commandant le « Sébastopol » qui, pendant cinq nuits, a subi les attaques répétées d'une flottille de torpilleurs japonais jusqu'au moment où le grand navire, frappé à mort, a succombé, emportant avec lui, le dernier vestige de la puissance navale russe en Asie.

« La Providence seule peut nous secourir, dit le journal. Nous n'attendons plus la flotte de la Baltique, rien ne peut nous sauver, mais nous lutterons jusqu'à la mort.

Il est impossible de décrire les épreuves que Port-Arthur a traversées, mais la Russie saura ce que nous avons souffert, bien qu'il soit difficile d'imaginer les tortures que nous avons endurées. »

Documents Officiels

La demande de capitulation. — Lettre du général Stœssel au général Nogi.

Tokio, 2 janvier. — Le général Nogi fait le rapport suivant :

A cinq heures de l'après-midi, le 1er janvier, un parlementaire russe est arrivé à la première ligne de nos positions au sud de Sushi-Ying, et a remis à nos officiers une lettre qui m'est parvenue à neuf heures du soir. Cette lettre était ainsi conçue :

« A en juger par l'état général de toute la ligne des positions hostiles que vous occupez, je trouve que toute résistance à Port-Arthur devient inutile, et, dans le but d'empêcher un sacrifice inutile de vies humaines, je propose d'ouvrir des négociations pour la capitulation.

» Dans le cas où vous consentiriez à cela, vous voudrez bien nommer des commissaires pour discuter l'ordre et les conditions de la capitulation, et aussi pour indiquer un endroit où ces commissaires front rencontrer des commissaires analogues nommés par moi.

» Je saisis cette occasion pour transmettre à Votre Excellence l'assurance de mon respect.

» STOESSEL. »

Réponse du général Nogi

Le général Nogi a envoyé ce matin au général Stœssel un parlementaire japonais avec la réponse suivante :

J'ai l'honneur de répondre à votre communication d'entrer en négociations au sujet des conditions et de l'ordre de la capitulation. J'ai nommé comme commissaire le major-général Ijichi, chef de l'état-major de notre armée. Il sera accompagné de quelques officiers d'état-major et de fonctionnaires civils. Ils rencontreront vos commissaires, le 2 janvier, à midi, à Susihiying. Les commissaires des deux parties auront le pouvoir de signer une convention de capitulation, sans en attendre la ratification et de donner à cette convention un effet immédiat. L'autorisation pour de pareils plénipotentiaires pouvoirs sera signée par l'officier du rang le plus élevé des deux parties en négociations et les autorisations seront échangées par les commissaires respectifs.

Je profite de cette occasion pour transmettre à Votre Excellence l'assurance de mon respect.

NOGI.

LES RUSSES

détruisent leurs Navires

Londres, 2 janvier. — La légation japonaise communique le télégramme suivant, reçu de Tokio, 2 janvier :

Le général Nogi fait le rapport suivant :

Les forts de Tun-Kaeek-Wan-Chan et de Ma ont sauté lundi à minuit et demi. CE SONT LES RUSSES QUI LES ONT FAIT SAUTER, APRES LES AVOIR EVACUES. Nous avons occupé les forts et les hauteurs N et M qui se trouvent au sud de ces forts.

Presque tous les vaisseaux du port et de l'entrée du port ont sauté lundi matin. Ce sont les Russes eux-mêmes qui les ont fait sauter. Nos opérations ont été suspendues depuis la matinée de lundi, en attendant la conclusion des négociations pour la capitulation.

La Capitulation signée

Les Russes acceptent toutes les conditions imposées par les vainqueurs.

La conférence entre les commissaires nommés pour négocier la capitulation de Port-Arthur n'est terminée à quatre heures et demie cet après-midi.

On a pris des arrangements pour la signature de l'acte officiel de capitulation.

Les Russes ont accepté les conditions imposées par les Japonais.

Evasion de torpilleurs russes

Chéfou, 2 janvier. — Les contre-torpilleurs russes « Seony », « Statny », « Vlastny » et « Serditz », accompagnés d'une